ALMINE RECH

Endless Sunday

May 8, 2025 — Jan 25, 2027 | Centre Pompidou-Metz, France

'Un dimanche sans fin'. Un temps suspendu entre loisir et révolte. Pour célébrer ses 15 ans, le Centre Pompidou- Metz invite le public à une plongée vertigineuse dans l'histoire de l'art à travers Dimanche sans fin, une exposition hors normes qui investit l'ensemble du musée. Près 400 pièces issues des collections du Centre Pompidou rencontrent le regard implacable de Maurizio Cattelan, dont 40 de ses œuvres interrogent nos mythologies modernes avec lucidité et mélancolie.

Au fil d'un parcours construit comme un abécédaire, l'exposition alterne œuvres iconiques, pièces inattendues et dialogues transhistoriques. La scénographie immersive de Berger&Berger transforme le musée en une déambulation circulaire, faisant écho aux cycles du temps et à l'architecture de Shigeru Ban et Jean de Gastines.

Le catalogue de l'exposition conçu par Irma Boom pousse encore plus loin la réflexion. Maurizio Cattelan y livre un regard singulier sur son propre travail et sur son histoire personnelle. Plus qu'un recueil, une autobiographie.

Les textes de salle sont porteurs d'une parole incarnée : celle de Maurizio Cattelan et des détenues de l'Institut de réclusion pour femmes de la Giudecca-Venise sous la forme de l'abécédaire. En salle, des détenus formés à la médiation issus du Centre pénitentiaire de Metz accompagnent ponctuellement les groupes.

Que signifie 'un dimanche sans fin' ? Un jour qui s'étire entre liberté et contrainte, mémoire et projection, errance et engagement. Avec cette exposition, le Centre Pompidou-Metz propose un labyrinthe de récits où l'art, en dialogue avec le réel, continue d'ouvrir des brèches dans notre perception du monde.

Quinze après son exposition inaugurale Chefs-d'œuvre ? (2010), à l'occasion de laquelle le Centre Pompidou-Metz questionnait notamment les acquis de l'histoire de l'art, l'institution poursuit son exploration du regard porté sur les œuvres et de la notion de collection. Cette réflexion trouve son point d'orgue avec Dimanche sans fin. Maurizio Cattelan et la collection du Centre Pompidou, une exposition d'envergure célébrant à la fois le 15e anniversaire du Centre Pompidou-Metz et son dialogue fécond avec le Centre Pompidou, en pleine métamorphose.

Une perspective nouvelle sur une collection d'exception

Se déployant dans tout le musée, du Forum à la Grande Nef, de la Galerie 1 aux toits des Galeries transformés pour la première fois en jardin de sculptures, jusqu'au Jardin Sud, l'exposition rassemble près de 400 œuvres issues des différents départements du Musée national d'art moderne, qui rencontrent 40 œuvres de Maurizio Cattelan. Artiste de renommée internationale et co-commissaire invité, il pose son regard incisif sur la collection, offrant un jeu de correspondances inattendues.

Depuis son ouverture en 2010, le Centre Pompidou-Metz a eu le privilège d'accueillir de nombreuses œuvres majeures du Musée national d'art moderne, jalons essentiels de son histoire et de ses expositions. Dimanche sans fin s'inscrit dans cette dynamique en offrant une immersion dans la collection à travers tous les médiums — peinture, sculpture, dessin, photographie, installation, vidéo, film… — dans un dialogue inédit avec l'univers de Maurizio Cattelan. Artiste majeur de la création contemporaine, Maurizio Cattelan insuffle à l'exposition une approche incisive et décalée, et porte par sa présence un regard neuf sur cette prestigieuse collection. Sa pensée traverse les contradictions sociétales, déjoue les structures d'autorité et interroge les systèmes de croyance. Son univers qui frappe depuis les années 1990 entre subversion et engagement, révèle notre monde en mutation.

Le dimanche : entre rituels, loisirs et révolte

Dans de nombreuses cultures anciennes, le dimanche – dies solis chez les Romains – est associé au soleil et à son culte. En 321 après J.-C., l'empereur Constantin en fait un jour de repos et de prière dans tout l'Empire romain. Au fil des siècles, sa signification évolue, et du temps sacré au temps libre, le dimanche devient au XXe siècle le jour des loisirs, du sport et plus récemment de la consommation. C'est aussi celui où l'on flâne dans un parc, visite un musée, paresse chez soi ou partage un repas en famille, en gardant à l'esprit la musique en sourdine de la révolte, du soulèvement qui peut surgir à tout moment.
Traversé par cette complexité, le parcours de l'exposition oscille entre tendresse et culpabilité, pointant les impasses de notre époque, pour mieux spéculer sur des lendemains alternatifs.

Traditionnellement associé au repos et à la contemplation, le dimanche est un jour paradoxal. De jour sacré à celui des loisirs et de la consommation, il résume à lui seul les mutations de nos sociétés. L'exposition en explore les différentes facettes à travers un parcours thématisé en forme d'abécédaire, clin d'œil à Gilles Deleuze. Chaque section, intitulée d'après un poème, un film, un roman (A pour « Air de famille », B pour « Bats-toi », C pour « Conduis-moi sur la lune », etc.), autant d'invitations à revisiter les idées associées au dimanche et à s'immerger dans l'univers complexe et torturé de Maurizio Cattelan, qui guide le visiteur dans une exploration transhistorique et sensorielle.

Une immersion architecturale et scénographique

Parmi les 26 lettres de l'alphabet, auxquelles s'ajoute une 27e entrée, celle dédiée à la section « Dimanche », et qui forment autant de chapitres, les visiteurs déambulent librement dans un parcours conçu par les scénographes Berger&Berger. Une grande dérive dans l'histoire de l'art jouant d'associations étonnantes.

La mise en espace joue sur les formes et les cycles. En écho à l'architecture hexagonale de Shigeru Ban et Jean de Gastines, le parcours s'organise autour d'une circulation giratoire dans la Grande Nef et de cercles concentriques en Galerie1, ponctués de lignes qui structurent la déambulation.

L'exposition se déploie sur plusieurs niveaux, proposant un voyage dans l'histoire de l'art et ses ruptures. Dans le Forum, la monumentalité de *L.O.V.E.*, sculpture iconique de Cattelan représentant une main amputée de ses doigts, ne laissant que le majeur tendu, instaure un face à face direct avec le visiteur dès ses premiers pas dans le musée. Cet anti-monument soulève des questions autour des relations de pouvoir et de croyances qui se jouent dans l'espace public.

Dans la Grande Nef, le serpent *Uroborus*, figure du cycle infini, ouvre l'exposition et donne son rythme au parcours, où dialoguent objets rituels, artefacts anonymes et œuvres contemporaines. Les disques Pî chinois, parures funéraires évoquant l'infini, croisent le *Vieux Serpent* de Meret Oppenheim, symbole à la fois d'origine et de dénouement. *Felix* de Maurizio Cattelan, son gigantesque squelette de chat à l'échelle d'un dinosaure, remet en question les classifications institutionnelles et les notions de fiction et de réalité. Il envahit la section « Dimanche » où des œuvres majeures comme *Le Bal Bullier* de Sonia Delaunay nous révèlent la polysémie du concept de cette journée. Ses couleurs vives et chaudes, comme baignées de lumière, répondent à celle de *Last Light* de Felix Gonzalez-Torres, une guirlande lumineuse de 24 ampoules correspondant aux heures de la journée représentant le passage du temps, un cycle fragile en mémoire des victimes du SIDA.

En Galerie 1, le dimanche devient le théâtre des tensions politiques et artistiques : « Ils ne passeront pas » présente des œuvres révélant les traumatismes de l'après-guerre, à l'instar de *Souvenirs de la galerie des glaces à Bruxelles* d'Otto Dix, ou capturant la violence d'un combat physique, avec *Les Lutteurs* de Natalia Gontcharova.

D'autres œuvres marquent l'esprit transgressif et les ruptures radicales opérées par les avant-gardes : *Le Grand Nu* de Georges Braque explore les limites de la perception cubiste, *le Carré noir* de Kasimir Malévitch pousse l'abstraction jusqu'à son essence la plus pure et *la Tête Dada* de Sophie Taeuber-Arp brosse le portrait de la révolution dadaïste dans un geste résolument anti- autoritaire.

« Quand nous cesserons de comprendre le monde » met à l'honneur l'idée de détournement : Maurizio Cattelan scotche une banane au mur, dans son œuvre désormais historique, *Comedian*, qui ne tient pas tant par le ruban adhésif que par l'énonciation qui l'érige en œuvre. Cattelan interroge la légitimation de l'objet en le marquant d'un signifiant symbolique. Le geste est une mise en acte d'un fantasme collectif : l'art comme pure circulation du signifiant monétaire. Si l'œuvre fascine autant qu'elle exaspère, c'est parce qu'elle met à nu l'impensé du marché, cet espace où l'objet du désir se confronte à la reconnaissance qu'il suscite. L'objet a ici la consistance d'un fétiche qui fait tenir la scène de l'art non pas sur une vérité ou une vision, mais sur une économie du regard et de l'échange.

Un autre temps fort du parcours consiste en la présence dans la Grande Nef de la *Wrong Gallery* – plus petite galerie de New York, originalement installée dans le quartier de Chelsea de 2002 à 2005. Projet emblématique de Cattelan avec Massimiliano Gioni et Ali Subotnick, la *Wrong Gallery,* qui mesure 2,5 m2, accueille à l'occasion de 'Dimanche sans fin' un programme d'expositions dans l'exposition. Le premier artiste invité est Sidival Fila.

Duchamp, Breton et l'esprit du jeu

La section « Haine, amitié, séduction, amour, mariage » s'appuie sur la passion de Marcel Duchamp et de son entourage pour les échecs. Prêt exceptionnel, *sa table de jeu* est révélée pour la première fois au public, et présentée en lien avec les créations de Max Ernst, Hans Richter ou encore Maria Helena Vieira Da Silva qui offrent une métaphore des jeux de classe, de genre et de pouvoir. Joueur notoire, Maurizio Cattelan offre sa propre vision du jeu d'échecs avec son œuvre au titre évocateur, *Good versus Evil*, en composant un nouveau corpus de pions.

Enfin, un moment exceptionnel de l'exposition réside dans la présentation du mur de l'atelier d'André Breton. Cette accumulation libre d'objets et d'œuvres collectés tout au long de sa vie par André Breton offre une réflexion vivante sur le hasard, le surréalisme et la liberté de regard, au cœur de la déambulation intuitive de 'Dimanche sans fin'. Le légendaire bas-relief *Gradiva* issu des collections des Musées du Vatican, qui opère comme une inépuisable source d'inspiration dans l'histoire de l'art moderne et contemporain, particulièrement chez les surréalistes, est également exposé dans la section « Odyssée ». *Gradiva* – « celle qui marche » – convoque l'idée de voyage, des mythes et d'histoires, d'inconscients et de désirs. Elle introduit l'univers foisonnant du *Mur de l'atelier d'André Breton*, déployé en majesté à ses côtés, et présenté pour la première fois en dehors de son écrin parisien.

Le Mur de l'atelier d'André Breton, ensemble emblématique ayant rejoint le Centre Pompidou à l'aube de l'an 2000, consiste en 255 objets et œuvres hétéroclites réunis par Breton dans le bureau de son atelier au 42, rue Fontaine à Paris : masques africains, amérindiens et océaniques, objets trouvés, minéraux, coquillages, fossiles se combinent sans hiérarchie aux œuvres surréalistes d'Alberto Giacometti ou Joan Miró. Véritable collection au sein de la collection, le mur de l'atelier d'André Breton, par ses juxtapositions libres et inventives, ouvre la voie au parcours désinvolte de 'Dimanche sans fin', qui tente d'esquisser de nouveaux sens et des trajectoires inexplorées jusqu'alors.

Le sens de la liberté : les cartels et la médiation en salle

Les cartels de l'exposition, écrits par Maurizio Cattelan et les détenues de l'Institut de réclusion pour femmes de la Giudecca-Venise, explorent de multiples facettes de l'abécédaire. À travers leurs mots, une réflexion commune émerge, oscillant entre l'intime et le politique, entre la revendication personnelle et l'engagement collectif. Ces voix croisées nourrissent le parcours de l'exposition et apportent une dimension profonde à l'exploration de la condition humaine et de l'emprisonnement, tout en résonnant avec l'idée de 'Dimanche sans fin', un jour où la liberté peut parfois sembler suspendue, mais où l'espoir prend aussi forme. Cette collaboration incarne la puissance du langage comme moyen de libération.

En lien direct avec les cartels écrits, les médiateurs en salle sont accompagnés par des détenus formés pour guider ponctuellement des groupes de visiteurs à travers l'exposition. Cette initiative, en collaboration avec le Centre pénitentiaire de Metz, invite les détenus à se réapproprier leur rôle dans la société à travers l'art. Ils deviennent ainsi des acteurs du dialogue artistique, traduisant la notion de liberté dans un espace muséal, tout en offrant aux visiteurs un éclairage unique et une perspective inattendue sur les œuvres exposées. Leur action en tant que médiateur redonne du sens à la notion de réinsertion, rendant à l'art son rôle de vecteur de réconciliation entre l'individu, la société et la liberté.